

naît le norimon que Farandoul avait apporté la veille encore, promenant Yamida dans la ville. Les quatre porteurs se reposaient sur les marches du palais en attendant les ordres. Enfin quand le calme de la nuit fut descendu sur le parc et sur le palais, Yamida parut au premier étage et s'accouda rêveuse sur l'élégante balustrade. Le cœur de Farandoul battit. A qui pouvait-elle penser, si non au vaillant étranger qui pour elle avait bousculé le trône du prince Kaïdo et failli devenir le souverain de la province ? Après quelques minutes de rêverie à son balcon, Yamida dit quelques mots aux porteurs du norimon qui l'attendait et rentra dans ses appartements. Sans doute elle allait descendre. Les porteurs s'étaient levés et avaient rapproché le norimon de l'escalier du palais. Une femme frilousement enveloppée parut sur le perron et se glissa dans le norimon. Les robustes porteurs soulevèrent leur gracieux fardeau et partirent d'un pas cadencé dans la direction d'un petit lac, miroir fantastique dans lequel les arbres, bizarrement taillés, reflétaient, à la clarté de la lune, leurs branches contournées comme des arabesques fleuries. Farandoul et les marins se glissèrent à pas de loup derrière eux. Après avoir fait plusieurs fois le tour du lac, les porteurs allaient reprendre la route du palais, lorsque sept hommes armés de toutes pièces se jetèrent sur eux et leur mirent le sabre sur la gorge. — Pas un mot, pas un cri, ou vous êtes morts ! leur murmura l'interprète d'une voix sourde, suivez-nous avec la princesse ! — Mais... voulut dire un des porteurs. Deux cris aigus sortant du norimon l'interrompirent ; Farandoul courut à la portière du norimon pour rassurer Yamida, mais une exclamation de l'interprète l'arrêta soudain : — Alerte ! alerte ! une ronde de nuit qui vient !... En effet, à cinquante mètres à peine, une vingtaine de soldats accouraient, la lanterne d'une main, la pipo de l'autre. — En avant ! cria Farandoul en faisant signe aux porteurs de courir, à la brèche ! Et lui-même resta à l'arrière-garde avec Tournesol. La ronde gagnait du terrain. Cependant les marins parvinrent à faire franchir la brèche au norimon, puis la moitié de la troupe continua sa route avec lui, tandis que l'autre moitié restait sur la brèche pour en défendre le passage aux Japonais de la ronde. La position était bonne, les marins en profitèrent pour estocader pendant une bonne demi-heure ; enfin désespérant de franchir le mur, l'officier commandant la ronde envoya chercher du renfort au palais. Farandoul et ses marins sautèrent à terre et partirent au galop pour rattrapper le norimon. La route fut longue, les porteurs n'en pouvaient plus ; mais les Japonais accouraient à cinq cents mètres derrière la petite troupe, il ne fallait pas se laisser rattraper. On fit ainsi quelques lieues qui parurent d'une longueur mortelle à tout le monde ; Farandoul ne quitta pas l'arrière-garde, pour couvrir la retraite avec ses meilleurs lames. Enfin l'on approcha du petit port de pêche, lieu du rendez-vous général, où le bateau de flours était arrivé et où Mandibul, s'il avait réussi, avait amené l'éléphant blanc. Les acclamations éclatèrent à peu de distance firent trébucher Farandoul. C'était Mandibul qui, voyant ses amis serrés de près par les Japonais, accourait au-devant d'eux avec quelques hommes. — Eh bien ? lui cria Farandoul en pressant la marche. Réussite complète ! répondit Mandibul, l'éléphant blanc est à nous ! Enfoncés, les pirates ! j'avais

si peur d'arriver après eux comme les autres fois ! — Bravo ! Les millions du roi de Siam sont gagnés ! — Voyez, reprit Mandibul, en montrant à quelque distance dans les rochers les mâts pavés du bateau de flours, voyez ! nos hommes embarquent l'éléphant, vous avez la princesse, nous allons immédiatement couper les amarres et prendre le large ! Cependant les marins ayant achevé l'embarquement peu facile de l'éléphant blanc, accouraient pour faire face aux nombreux Japonais lancés à la poursuite des ravisseurs de Yamida. Le norimon parvenu aux rochers, avait été déposé sur la grève par les porteurs éreintés ; on venait d'amener une barque pour gagner le bateau de flours ancré à quelques mètres du rivage. Farandoul se précipita vers le norimon, ouvrit la portière et poussa un cri terrible. La Japonaise, dont l'enlèvement venait de lui coûter tant de peines, n'était pas Yamida ! C'était la gouvernante des dames d'honneur, dame éminemment respectable, que Farandoul avait enlevée ! Épouvantable catastrophe ! que faire ? que tenter ? Et les Japonais qui dans deux minutes allaient se jeter sur les marins ! — Embarquons tout de même ! cria Farandoul, laissant la pauvre gouvernante des dames d'honneur à moitié évanouie dans son norimon, sauvons l'éléphant blanc au moins. (A continuer.)

**Le Canard**  
MONTREAL, 9 FEV. 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 20 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATRAULT & C<sup>ie</sup>,  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 20 Rue St. Gabriel.  
Boîte 325.

Voyez l'annonce de nos primes sur la dernière page du Canard.

**CAUSERIE**

Conformément à ce que je vous ai dit samedi dernier, je vais aujourd'hui, chers lecteurs, vous faire voir quelques unes des conséquences les plus funestes de l'excès des boissons alcooliques.

En premier lieu vient l'aliénation mentale. Dans les établissements d'aliénés on constate qu'un dixième est atteint d'aliénation par suite de l'abus des boissons spiritueuses, et le chiffre des hommes aliénés par cette cause, est, d'après les statistiques, quatre fois plus élevé que celui des femmes. Sur 200 fous admis à l'asile de Beauport, on compte dix-neuf malades par suite d'excès de boissons.

À côté de l'aliénation mentale se place le *delirium tremens* ou délire nerveux des ivrognes. Ce délire a cela de particulier qu'il n'empêche pas les individus qui en sont atteints de reconnaître les personnes avec lesquelles ils ont un commerce habituel ; il leur laisse aussi en général la faculté de répondre juste aux questions qu'on leur adresse. Il se manifeste surtout par un babil inarticulé, gai et tendre chez quelques uns, furieux chez d'autres. Le malade est obsédé parfois des idées les plus bizarres ; il se croit entouré d'assassins ; il les voit, il les entend, il s'efforce en vains efforts pour lui échapper ; d'autres ne voient partout

que des serpents qui fixent sur eux leurs yeux menaçants, leur chambre en est remplie, leurs habits en sont pleins et ils ne sont à l'aise que lorsqu'ils se sont dépouillés de tout vêtement : on finit les muscles de la poitrine, des bras, quelquefois ceux du corps entier, éprouvent des secousses rapides, une sorte de tremblement qui a fait donner à cette maladie le nom qu'elle porte. Ce délire qui saisi quelquefois tout-à-coup les ivrognes, est le plus souvent aigu et passager ; mais d'autres fois il se prolonge sans qu'on puisse l'arrêter et conduit à une véritable aliénation mentale.

L'apoplexie, les maladies du cœur, la consommation pulmonaire, les affections de l'estomac et du foie, l'affaiblissement de la vue, de l'ouïe, et sont les fréquents effets de l'abus des boissons spiritueuses. Je ne saurais insister sur toutes ces maladies sans entrer dans le domaine de la médecine.

Mais il est un phénomène terrible dans la production duquel les liqueurs alcooliques paraissent jouer le principal rôle, et qui à lui seul est bien propre à frapper d'effroi le buveur le plus intempérant ; c'est celui que l'on connaît sous le nom de *combustion humaine spontanée*.

Voici un des exemples les plus authentiques de cette combustion, tel que je le trouve dans un journal scientifique publié en France : — Madame de B... âgée de quatre-vingts ans, excessivement maigre, et qui n'avait bu pendant plusieurs années d'autre boisson que de l'eau-de-vie, était assise dans son fauteuil près du feu. La femme de chambre l'ayant quittée un instant, la voit à son retour tout en feu ; elle appelle au secours ; on vient, quelqu'un tente d'éteindre les flammes avec la main ; mais le feu s'y attache comme si elle eût été trempée dans de l'eau-de-vie ou de l'huile enflammée. L'eau jetée en abondance sur la femme, ne peut arrêter la combustion, le feu n'en devient que plus actif, et ne s'éteint enfin qu'après que toute la chair est consumée ; le squelette entièrement noir resta entier dans le fauteuil qui n'était que légèrement roussi ; une jambe seulement et les deux mains se détachèrent du reste des os.

Quand on songe à la difficulté avec laquelle le corps humain est réduit en cendres, on est forcé d'admettre, même en supposant dans le cas que nous venons de rapporter que le feu ait été communiqué par le foyer, qu'il fallait des conditions particulières du corps lui-même pour qu'il ait été ainsi brûlé presque en totalité. C'est une chose très remarquable aussi que de voir le fauteuil sur lequel cette dame était assise légèrement atteint. Une circonstance du même genre s'est presque toujours présentée dans tous les cas de combustion spontanée que l'on a recueillis. L'incendie s'est presque toujours borné au corps de la victime ; les matières les plus combustibles ont été épargnées. La combustion a été rapide et s'est effectuée sans qu'on pût difficilement la combattre ; elle a donné lieu à une flamme légère, mobile, bleuâtre, attaquant difficilement comme je viens de le dire, les objets environnants. Le corps entier, à quelques os près, a été le plus souvent consumé par l'incendie. Cependant on possède des exemples de combustion partielle d'un doigt, d'une main, par exemple, combustion accompagnée des plus horribles douleurs, et résistante à tous les moyens tentés pour l'arrêter.

Sur dix-neuf cas bien avérés que l'on trouve dans les auteurs, nous en seize on a constaté chez les individus qui les ont présentés, un abus extrême des liqueurs fortes ; dans les trois autres, on n'a pu rien savoir. On peut donc établir que cette cause est générale.

Le nom de *combustion spontanée* semblerait indiquer que l'incendie s'est déclaré spontanément sans l'apparition

d'aucun corps en ignition ; il n'en est point ainsi. On n'a pas encore constaté d'une manière bien positive un seul cas dans lequel la combustion n'a pas été déterminée par un autre corps en combustion, mais jamais il n'a existé de rapport entre le foyer de la combustion et l'intensité de la brûlure.

Comment se rendre compte de la combustion spontanée ? Doit-on admettre l'hypothèse d'une imprégnation générale de l'alcool dans les tissus vivants ? Mais jusqu'à présent on n'a jamais retrouvé l'alcool en substance dans nos organes. L'électrolyse jous-t-elle un rôle dans la production de cet étrange accident ? On est tenté de le croire ; mais on ne peut s'appuyer encore sur des faits. Quoiqu'il en soit, la réalité de la combustion spontanée ne peut être mise en doute, et c'est chez des individus adonnés aux liqueurs fortes qu'on l'a toujours rencontrée.

Il vient de se passer aux États-Unis un fait bien drôle, bien amusant et qui prouve une fois de plus que l'imagination est un agent puissant surtout chez les femmes.

Il existe dans une petite ville située près de New-York une vieille chapelle où se réunissent chaque dimanche les méthodistes allemands de l'endroit. On ne voit aucun tapis dans cette église et les murs sont aussi nus que les planchers ; aucun système de chauffage n'y est installé et l'hiver on se réchauffe, comme l'on peut. Les unes se servent de chauffettes, les autres placent sous leurs pieds de grands bassins remplis d'eau chaude. Enfin, cet hiver, les plus audacieux croyant qu'on peut faire sa religion tout aussi bien dans une église chauffée, proposèrent d'acheter un poêle et du charbon. Ce fut tout un événement et la congrégation se partagea immédiatement en deux factions opposées, la faction des *poëteux*, et celle des *anti-poëteux*.

Malgré les dames qui voulaient absolument s'en tenir à leur chauffage et à leurs bassins d'eau bouillante les poëteux remportèrent la victoire. Le poêle fut acheté, porté triomphalement à l'église et installé sur une estrade dans la grande nef.

Le dimanche suivant, pendant le service du matin, un événement terrible vint jeter la consternation dans l'église. Deux vieilles filles suffoquées sans doute par la chaleur venaient de s'évanouir. On s'empressa de les transporter au dehors, et ce n'est qu'en les frottant vigoureusement avec de la neige qu'on réussit à les faire revenir à elles. — Pour l'amour de Dieu, dit alors une jeune femme, fermez la porte du poêle, ou nous allons tous avoir le même sort !

— Vous avez parfaitement raison, ma chère répondit une grande rousse, il fait ici une chaleur suffocante !

— Suffocante n'est pas le mot, fit une autre, nous allons rôtir ni plus ni moins.

Et toutes les dames de soupirer à qui mieux.

— Mais vous vous exagérez la situation, mes dames, répondit en souriant le chef des *poëteux* ; il ne fait pas aussi chaud que cela, et vous avez tort de parler comme vous le faites !

— C'est de la barbarie, répartit la grande rousse, c'est une conspiration, on veut nous faire périr. Arthur, si vous n'allez pas immédiatement fermer la porte de cet affreux poêle, et empêcher de chauffer, je déclare que vous êtes un misérable et je vous reprends mon cœur.

A cette menace, Arthur n'y tint plus ; d'un bond, il fut sur l'estrade et se cachant la figure de ses mains pour se garantir de la chaleur, il s'approcha du poêle pour en fermer la porte, mais se retournant aussitôt il laissa tomber ces mots qui produisirent l'effet d'une bombe chargée de dynamite : — Mes dames, je suis horriblement vexé, mais il n'y a pas de feu sous le poêle !

\* \* \*

Mot de la fin.

— Un brave cultivateur qui n'a certainement pas inventé la poudre est dans la boîte des témoins à la Cour de Circuit.

— Prenez le li vre de la main droite, lui dit le juge.

— Oh ! comme vous voudrez, monsieur le juge, de la droite ou de la gauche, c'est absolument la même chose pour moi, et ça coûte pas plus cher.

— Bien, jurez, maintenant que...

— Pour ça, non par exemple, nôtre curé nous le défend.

— Jurez, vous dis-je, que.....

— Ah dame ! si ça vous fait tant plaisir. Allons-y : Sacré mille tonnerres !

Un draveur de profession disait à une femme dont la loquacité l'enuyait :

— On devrait faire les semelles avec des langues de femme.

— Pourquoi ? reprend aussitôt celle-ci.

— Parce qu'elles ne s'useraient jamais, répond l'ivrogne.

— En ce cas, dit-elle, il faudrait prendre votre gosier pour faire des empeignes.

— Et comment cela ? répliqua-t-il.

La femme repartit :  
Parce qu'elles ne prendraient jamais l'eau.

La petite Adrienne est excessivement curieuse. L'autre soir sa mère causait avec une amie, et au milieu de la conversation, l'enfant saisit ces mots qui la frappèrent : " Nous sommes des anciens, nous autres." Le lendemain, Adrienne après avoir longtemps réfléchi s'adressa à sa mère : — Dis-moi, maman, tu disais hier soir que vous étiez des anciens vous autres, tu dois alors avoir connu Noé ; était-ce bien effrayant le déluge ?

Deux fillettes causent aux Tuileries.

— Oh ! moi quand je serai grande je veux épouser un curé.

— Pourquoi faire ?

— Pour avoir des enfants de chœur.

— Guibollard se promène au bras d'un de ses amis.

En passant sur les boulevards, il croit connaître un ancien camarade.

— Tiens, Barnabé ! dit-il à celui qui l'accompagnait.

— Impossible ! Il est mort depuis quinze jours.

— Tu as raison, si c'était lui, il serait en deuil.

Un des artistes les plus aimés du Palais Royal se trouvait dans une petite ville où se donnait le soir un concert au profit des pauvres. On le pria d'y apporter son concours. Il y consentit. A la vue de son nom sur l'affiche, la foule accourut et l'on fit une recette monstrueuse.

Le lendemain, le maire invita le comédien à sa table, et voulut le récompenser. Il ne trouva rien de mieux que de faire préparer un œuf dans lequel était renfermé dix louis. Tous les convives, dans le secret, regardaient soucieusement l'œuf : manger son œuf ?

— En bien ! monsieur, dit le maître de la maison, vous ne finissez donc pas votre œuf ?

— Non, madame, dans les œufs, je ne touche jamais au jaune !..

— Vous le jetez, alors ?

— Non pas, je le laisse pour les pauvres !..

Abonnez vous à l'ALBUM MUSICAL. 192 pages de musique choisie pour TROIS PIASTRES.